

LA ROCHEFOUCAULD

Valeur : 0,30 F + 0,10 F

Couleurs : bleu, rouge brique

50 timbres à la feuille



Dessiné par SERVEAU
Gravé en taille-douce par PIEL
Format vertical 22 × 36
(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 13 février 1965 à PARIS (Magasins du Louvre - 153, rue Saint-Honoré, Paris-1^{er}) ;
générale, le 15 février 1965 dans les autres bureaux.

Le 15 septembre 1613 naît à Paris François VI, prince de Marcillac, héritier du titre de duc de La Rochefoucauld.

Ainsi qu'il est d'usage à cette époque dans les familles nobles où le fils aîné est promis à la carrière des armes, le jeune François doit au fait d'être appelé à porter l'un des plus grands noms de France de recevoir une éducation dans laquelle les exercices militaires l'emportent nettement sur l'enseignement des disciplines intellectuelles.

Encore adolescent — il a quinze ans — il est marié à Andrée de Vivonne, fille du grand fauconnier de France. De cette union féconde, puisqu'elle sera marquée par la naissance de huit enfants — dont cinq garçons — on sait trop peu de choses pour affirmer qu'elle justifie cette opinion exprimée plus tard par La Rochefoucauld sur le mariage : « Il y en a de bons, il n'y en a point de délicieux ».

Quoi qu'il en soit, une fois réglée sa vie privée, notre héros se doit de paraître sur la scène de la vie publique. Or, sans doute parce qu'il est « dans un âge où l'on aime à faire des choses extraordinaires et éclatantes », il prend parti pour la reine Anne d'Autriche contre l'ordre établi représenté par Richelieu. Choix doublement malheureux puisqu'il lui vaut — Richelieu étant vainqueur — de connaître un exil de deux ans suivi d'une semi-disgrâce puis d'éprouver, après la mort de Louis XIII (1643), l'ingratitude à son égard de la Reine, devenue Régente du royaume. Dépit, La Rochefoucauld se laisse facilement entraîner dans la Fronde par M^{me} de Longueville, sœur des princes de Condé et de Conti. Mais, là encore c'est l'échec : non seulement, il est gravement blessé et manque perdre la vue lors des combats de la porte Saint-Antoine à Paris (1652) mais, peu fait pour l'intrigue, il ne recueille de la Fronde que trahisons et déceptions qui lui feront dire amèrement plus tard : « L'esprit est toujours la dupe du cœur ».

Aussi est-ce un homme déçu, revenu de bien des choses, qui fait sa soumission à Mazarin et se retire sur ses terres.

Dès lors, ses propres expériences, des lectures et un indéniable sens de l'observation vont suppléer à l'insuffisance de son éducation première et inciter La Rochefoucauld à entreprendre d'écrire *Les mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche* (qui paraîtront en 1662).

Il revient à Paris en 1656 alors que bat son plein la vogue des salons

littéraires dans lesquels fleurissent les genres les plus divers, épigramme, portrait, madrigal, etc.

Chez M^{me} de Sablé, va naître la maxime, genre nouveau qui consiste à exprimer une pensée profonde sous une forme brève et piquante. Jaillies de la conversation, les maximes sont ensuite reprises dans le secret du « cabinet », où elles sont remaniées et polies avant d'être soumises aux avis et critiques des beaux esprits. Très vite, La Rochefoucauld, hôte assidu du salon de M^{me} de Sablé, s'affirme un maître incontesté en la matière; grâce à une intelligence pénétrante servie par un style concis et vigoureux, il donne libre cours à son propre désenchantement lorsqu'il énonce par exemple : « On a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui » ou bien encore « les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer ».

Même l'affection profonde qu'il nourrit pour M^{me} de La Fayette ne peut tempérer l'amertume de ses propos — « Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas » — ou désarmer sa défiance à l'égard des femmes : « La vertu est un fard que les femmes ajoutent à leur beauté ».

Encouragé sans doute par les appréciations flatteuses des habitués des salons, La Rochefoucauld publie l'ensemble de ses *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* en 1665. Ce petit livre, empreint de pessimisme, remporte un succès tel qu'il va connaître coup sur coup quatre rééditions, en 1666, 1671, 1675 et 1678. Lors de chacune d'elles d'ailleurs, l'auteur apporte des corrections qui témoignent du prix qu'il attache à faire œuvre d'écrivain, même s'il s'en défend au point de refuser un fauteuil à l'Académie.

A vrai dire, ce refus des honneurs officiels n'étonne pas de la part d'un homme peu enclin, au terme de son existence, à croire que sa valeur a toujours été pleinement reconnue. Toutefois, lui qui a écrit : « Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement » fait preuve de sérénité au moment de mourir, rongé par la goutte, en 1680.

Peut-être oublie-t-il alors ses échecs politiques et ses déceptions pour ne songer qu'aux *Maximes*, pessimistes certes, mais si bien exprimées que Voltaire pourra dire au siècle suivant qu'elles constituent « le premier grand livre de prose française ».

